

DENIS VOIGNIER

TROIS ROIS POUR UN EMPIRE

extrait chap. 7 et 8

7

Antoine Lespadon était un homme apparemment sympathique. Mais les affaires étaient les affaires. S'il pouvait louer un petit logement à la Galène et à son protégé, il n'était pas question de discuter du prix. Ce serait 1 franc 15 centimes par semaine.

Pour La Galène et Jacques, il n'y avait pas d'autre choix, pour le moment du moins.

Antoine Lespadon les guida jusqu'au chemin Saint-Bernard, une venelle parallèle au Faubourg Saint-Antoine et qui était, au tout début du moins, bordée de masures de pierres et de bois d'aspects misérables. Après la dernière maison, s'étendait une zone de jardins assez bien entretenus.

— Les jardins se louent aussi, si ça vous dit, commenta Lespadon.

La Galène ne répondit pas. Elle avait déjà à peine de quoi régler quelques semaines de loyer, elle n'allait pas tout de suite mettre de l'argent dans un jardin. Plus tard, peut-être.

La maison était petite. Humide aussi. Les murs étaient trempés par endroits et une forte odeur de salpêtre²⁰ prenait à la gorge.

— Un peu de chauffage et ça ira mieux, reprit Lespadon. Je vends aussi du bois.

Cet homme vendait de tout, louait de tout. La Galène se dit qu'il devait engranger pas mal d'argent tandis que d'autres avaient à peine de quoi se nourrir.

Le logis se composait de trois pièces. Une cuisine équipée d'un fourneau de fonte. Une table et trois chaises trônaient en son milieu. Une porte donnait sur une petite chambre sombre aux murs défraîchis, meublée d'une armoire en chêne et d'un lit à peine assez large pour deux. Enfin, en enfilade, un petit cabinet de

²⁰ Dépôt blanchâtre qui se forme sur les murs humides.

toilette avec broc, cuvette et miroir au tain²¹ noirci.

— Vous avez, derrière la maison, un petit appentis pour le bois et un garde-manger grillagé. Tout ceci vous convient-il ?

— Oui, qu'ça va, répondit la Galène. On fra avec.

— Entendu comme cela, alors. Le loyer est à payer d'avance.

La Galène déposa son paquetage et défit la bande de tissu qui retenait le tout. Au milieu des vêtements et des autres effets, elle attrapa une pochette de cuir brun fermée par une pression métallique. Elle y plongea la main, et en retira la somme désirée de 1 franc et 15 centimes pour le règlement de la première semaine.

— Très bien, répondit Lespadon, en empochant rapidement l'argent. N'oubliez pas, si vous êtes intéressés par un jardin, par du bois de chauffage, de la vaisselle, des chandelles... n'hésitez pas et passez me voir.

Sur ce, il tourna les talons et disparut au coin

21 Couche de métal placée sur une vitre pour en faire un miroir.

de la ruelle.

— C'est ty qu'ça t'plaît mon Jacques²² ?

— Oui la Galène. Ça ira bien. Dès que j'aurai gagné un peu d'argent, nous chercherons quelque chose de plus confortable.

Mais la Galène ne se faisait guère d'illusions. Le salaire de Jacques ne suffirait pas à payer le loyer, la nourriture, les vêtements et toutes les choses indispensables. Elle avait bien quelques économies de son travail chez Hortense Artaud, mais cela ne durerait guère longtemps. Elle devait donc aussi trouver un emploi.

Après un repas léger et une nuit peu confortable sur le matelas poussiéreux de la chambre à coucher, Jacques se rendit à la filature. La Galène avait annoncé qu'elle ferait du ménage, aérerait la maison et allumerait un feu dans le fourneau pour assécher les murs.

Rue Sainte-Marguerite, devant la porte de la filature Teillard, une cinquantaine de personnes attendaient. Lorsque la cloche de l'Hospice des

²² Est-ce que cela te plaît, mon Jacques ?

Orphelins tout proche sonna six coups, le portail métallique s'ouvrit dans un grincement sinistre pour laisser entrer les ouvriers.

Les hommes et les femmes – de tous âges – les enfants, le regard baissé vers la terre, l'air abattu, le dos courbé, le pas traînant, se dirigèrent, à l'autre bout d'un espace herbu, vers les portes d'accès à l'usine. Cela fit une drôle d'impression à Jacques. Serait-il lui aussi comme ces gens dans quelques semaines ? Comme un être fatigué, résigné, qui va, d'une démarche mécanique gagner sa pitance et sans autre but dans la vie que cela ? Il n'eut pas le temps de poursuivre sa réflexion. Une main ferme lui avait attrapé le bras.

— Eh bien petit ! Tu rêves ? Ce n'est pas le moment, tu peux me croire.

— Oui m'sieur, bien sûr.

Et Jacques suivit Augustin qui le mena à l'intérieur.

Passé la porte, le bruit des machines était infernal.

Les métiers en bois claquaient, les bobines

sifflaient, les fils bruissaient... Les ouvriers, déjà à l'œuvre, s'affairaient vivement. Jacques était impressionné.

— Tu vas te mettre dans l'équipe de Josselin. Il a déjà un aide comme toi, un peu plus âgé, peut-être. Pour le début, tu verras, c'est assez facile. Josselin t'expliquera. Pour les pauses, aussi. Je repasserai. Et ne lambine pas.

Jacques se dirigea vers le dénommé Josselin, occupé à la récupération des écheveaux de cotons. Ceux-ci portaient de multiples poussières, déchets, éléments étrangers qu'il fallait ôter rapidement pour fournir à l'équipe suivante une matière propre.

Josselin portait les lourds écheveaux et les déposait sur une grande table métallique. À l'aide d'une large brosse, il frottait le coton et les déchets étaient poussés sur le côté. Là, intervenaient les aides. Ils rassemblaient les poussières, les feuilles mortes, les débris végétaux de toutes sortes, les poussaient dans un large seau de métal. Lorsque le seau était plein, il fallait l'emporter à l'extérieur pour le vider

dans un énorme fût métallique. Dans celui-ci, les déchets seraient brûlés.

Jacques comprit très vite de quoi il retournait. Rien de très compliqué en somme.

Josselin, à la carrure impressionnante et au visage rougeaud, lui lança :

— Allez petit, au travail ! La pause à onze heures seulement. Mets-toi avec Emina. Pour les seaux, un seul dehors à la fois, évidemment.

Jacques ne se fit pas prier. Il approcha et calquant ses gestes sur ceux d'Emina, commença à éliminer les déchets de la table. Son compagnon tourna son visage vers lui. En réalité, il ne s'agissait pas d'un garçon, mais d'une fillette qui devait avoir deux ou trois ans de plus que Jacques. Des mèches de ses jolis cheveux blonds dépassaient de son fichu de coton. Elle avait deux grands yeux bleu pâle qu'elle fixa sur lui.

— Moi, c'est Jacques.

— Salut Jacques. Bienvenue en enfer.



*En réalité, il ne s'agissait pas d'un garçon, mais
d'une fillette qui devait avoir deux ou trois ans de
plus que Jacques.*

8

Le temps avait passé, vite, très vite.

Six années plus tard, Jacques travaillait toujours à la filature Teillard. Emina avait grandi et devenait, peu à peu, une belle jeune fille. La Galène, avait trouvé un travail auprès des maraîchers²³ du quartier et son salaire, permettait, avec celui de Jacques, de payer le loyer et de subvenir aux besoins essentiels. Cependant, depuis quelque temps, elle se sentait très fatiguée et avouait à Jacques qu'elle ne pourrait sans doute plus travailler très longtemps.

Nous étions au beau milieu de l'année 1827. Le roi Louis XVIII était décédé trois ans plus tôt suite à une très longue maladie. Durant des

23 Ceux qui cultivent les légumes.

mois, à la fin de son règne, il ne sortait plus, on ne le voyait plus et il s'était lui-même surnommé le « roi-fauteuil ».

Son frère Charles avait pris le relais. Il se fit sacrer sous le nom de Charles X dans la cathédrale de Reims en mai 1825. Charles X semblait s'intéresser aux conditions de vie du peuple et les Français espéraient beaucoup de ce nouveau roi. Mais ils devaient assez vite déchanter. Charles X voulait renouer avec les vieilles traditions de la royauté passée et très vite, il oublia le peuple.

À la filature, rien n'était vraiment différent. Jacques avait changé plusieurs fois de poste. Après le nettoyage, il était devenu *rattacheur*. Il devait, rapidement, rattacher les fils de coton qui cassaient souvent lors des opérations de filature. Puis on le plaça au bobinage, et enfin, il put s'occuper d'un métier, une machine qui, avec différents fils de coton fabriquait d'autres fils, torsadés, de diverses qualités. Ce travail demandait plus d'attention et était confié, habituellement à des enfants plus âgés. Mais

Antonin avait estimé que Jacques avait les capacités pour occuper cette place. Ce travail était un peu mieux payé et Jacques expliqua alors à la Galène qu'elle pouvait s'arrêter de travailler. Elle avait le droit à un repos bien mérité.

Au hasard des changements de poste, Jacques et Emina s'étaient parfois retrouvés. Mais, en ce mois d'août 1827, ils étaient séparés, chacun à un bout de l'immense salle où s'affairaient les ouvriers. Ils se retrouvaient lors des pauses. Ils étaient devenus deux inséparables amis.

Avec le temps, ils avaient appris à mieux se connaître et s'étaient raconté leur vie. Emina vivait non loin de la filature, chez son oncle qui l'avait élevée dès toute petite. En effet, ses parents étaient morts lorsqu'elle était très jeune. Ils travaillaient sur les marchés et ils avaient, pendant une livraison de légumes, péris écrasés sous une charrette lourdement chargée qui avait versé.

Ce beau matin d'août, lors de la pause,

Jacques, assis dans la cour sur un tonneau de bois à demi-éventré, guettait Emina qui ne venait pas. Ce n'était pas son habitude.

— Tu n'as pas vu Emina ? demanda-t-il à son voisin, qui comme lui, mordait à belles dents dans une épaisse tranche de pain.

— Non Jacques. Elle était pourtant bien là tout à l'heure, avec le père Fourniol, sur le métier du fond. Sûr que j'lai vue.

— C'est assez curieux. Je vais aller voir.

— Va, va.

Jacques regagna les ateliers et parcourut la grande salle d'un pas décidé. Pour ses douze ans, il était assez grand. Les divers travaux l'avaient musclé et il émanait de sa personne une volonté et une force certaines. Il contourna plusieurs machines, et, comme il approchait du fond de la salle, il entendit des cris. Non loin de là, on se disputait.

— Que se passe-t-il ? cria-t-il alors qu'il s'était mis à courir.

Personne ne lui répondit, mais la scène qu'il avait sous les yeux l'alarma aussitôt.

Le père Fourniol, qui était réputé pour ne pas être un homme facile, criait tant et plus. Il se tenait debout, une longue barre métallique en main. À ses pieds, recroquevillée au sol contre un métier, Emina, tremblante, avait placé ses bras devant son visage pour se protéger.

— Je vais t'apprendre ! Voleuse ! poursuivait le père Fourniol.

— Je n'ai rien fait, monsieur Fourniol, je vous le jure, je n'ai rien fait.

Jacques était comme fou de rage. Le bras de l'homme était levé. Dans un court instant il allait s'abattre sur la jeune fille, lui brisant les bras, les côtes, le crâne...

Jacques ne fit qu'un bond. Souple, rapide, puissant, il bondit sur le père Fourniol. Celui-ci perdit l'équilibre, surpris par cet assaut inattendu.

— Nom de...

Il n'acheva pas son juron. Dans sa chute, sa tête avait porté contre un montant métallique et il s'écroula comme une masse. Du sang coulait sur le côté de sa tempe.

— Mon Dieu ! Il est mort, tu crois Jacques ?

— Je ne sais pas Emina, je ne sais pas.

Emina, en sanglotant, se jeta contre son sauveur. Jacques la serra très fort contre lui. S'il n'était pas intervenu, c'est elle qui serait peut-être morte à cet instant.

— Ne restons pas ici, filons, chuchota-t-il.

— Pourquoi ?

— Parce que nous n'aurons pas gain de cause. Fourniol t'a accusée de vol. C'est comme si tu étais déjà coupable. Ta parole ne vaut pas grand-chose contre la sienne. Tu irais droit en prison. De plus, s'il est mort, nous sommes tous deux en très mauvaise posture.

Il l'entraîna par la main. Ils se mirent à courir, traversèrent la cour, ouvrirent la porte et gagnèrent la rue, tout cela sous le regard médusé des ouvriers qui ne comprenaient rien à cette situation étonnante.

Ils parcoururent les ruelles sans se retourner. Dans peu de temps, on se mettrait à leur recherche.

— Vite, vite !

— Où allons-nous ?

— Chez la Galène. Je vais la prévenir que je ne peux pas rester ici pour le moment.

— Si nous allions chez mon oncle ?

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée. On te chercherait aussi là-bas.

En arrivant chemin Saint-Bernard, Jacques trouva la maison vide. Sans doute la Galène était-elle partie faire quelques courses.

— Tant pis, pesta-t-il. Je repasserai à un autre moment.

Ils gagnèrent le Faubourg Saint-Jacques. Réfléchissant un court instant, Jacques pris une décision.

— Par ici.

Il désignait le centre de la capitale, les quais, les bords de Seine, le Louvre, le Palais Royal.

Ils se regardèrent un instant. Ils avaient le sentiment qu'une nouvelle page venait de se tourner et qu'une nouvelle vie les attendait. Il fallait prendre une décision.

Derrière eux, des cris vinrent à fuser. Ils ne voyaient personne, mais on entendait nettement

le bruit d'une foule en colère.
— Courons !